

Petite Revue du Tiers - Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. V

MONTRÉAL, JUIN 1888

No 5

PRATIQUES CHRÉTIENNES

LA SAINTE MESSE.

La reine Marguerite d'Ecosse avait su inspirer à ses enfants un tel respect pour la sainte messe, qu'un habitant d'Edimbourg disait un jour : " Si vous voulez savoir comment se tiennent les anges dans le ciel, allez voir, à l'église, comment se tiennent la reine et ses enfants." Nous devrions entendre la sainte messe avec tant de piété qu'on puisse apprendre, en nous voyant, comment se tiennent les anges dans le ciel.

Demeurer près de nous dans le saint tabernacle, se donner à nous à la sainte Table, ce n'est pas assez pour le cœur si bon de Notre-Seigneur ; il a voulu encore s'immoler pour nous, par les mains des prêtres, à la sainte messe.

Autrefois, les fidèles seuls entendaient la messe entière ; les possédés, les pénitents, les catéchumènes n'en pouvaient entendre qu'une partie. On les renvoyait successivement en se servant du mot *missa* qui signifie renvoyer. De là le nom de *missa*, messe, qui a prévalu. Un petit mot pour signifier une grande chose. La messe s'appelle encore le saint sacrifice, les saints, les redoutables mystères.

La messe est la *continuation* et la *représentation* du sacrifice de la croix. Que de choses dans ces deux mots !

Le sacrifice de la croix a été 1o. *figuré* :—Sacrifice d'Abel, de Noé, d'Isaac, de l'Agneau pascal, tous les sacrifices des Juifs.

2o. *Accompli*. Le Fils de Dieu fait homme est mort sur la croix. La victime était parfaite. La gloire de Dieu, violée par le péché, a été réparée et le péché expié.

3o. *Continué*. L'amour de Notre-Seigneur pour son Père et pour nous, dépasse l'amour de tous les saints et de tous les hommes réunis, comme un incendie dépasse une étincelle. Or, il y a des saints, tels que saint François d'Assise, saint Dominique, saint François-Xavier qui ont *désiré chaque jour* être brûlés vifs ou coupés en morceaux pour prouver à Dieu leur amour. Ces êlans, cette soif de sacrifice ne sont rien, comparés à ceux de Notre-Seigneur, il appelait sa passion *son jour*. Il y pensait sans cesse, en parlait souvent. Il aurait voulu mourir toujours. La messe est la satisfaction de ce désir. Elle est le sacrifice de la croix *continué*.

Nous y trouvons le même prêtre, Notre-Seigneur, la même victime offerte aux mêmes intentions. Il n'y a de différence que dans la manière de l'offrir.

Sur la croix, *intérieurement*, Jésus disait à son Père : " Vous n'avez plus voulu ni mes frères, ni leurs victimes ; me voici ! Vous êtes le maître de la vie et de la mort. Que je meure pour expier l'abus que les hommes ont fait de la vie que vous leur avez donnée." Au saint autel, Notre-Seigneur tient à son Père ce même langage qui lui plut tant et obtint notre salut, sur la croix.

Extérieurement, la chair du Sauveur était broyée ; et il mourait, au milieu des plus horribles souffrances. Notre-Seigneur, ressuscité ne peut plus ni souffrir ni mourir, mais il offre à son Père ses souffrances et sa mort endurées sur la croix.

Ecoutez cette parole : Tant vaut la croix tant vaut la messe. Un saint disait : " Si *l'univers* m'appartenait, je le donnerais volontiers pour une seule messe."

Nous devons assister à la messe, comme nous aurions assisté au sacrifice de la Croix. Les anges le comprennent bien. Que de fois saint Jean Chrysostome les vit prosternés la face contre terre, autour de l'autel !

Sainte Catherine de Sienne les vit assister le prêtre et répéter après lui, avec une piété profonde : *Sanctus, Sanctus*.

Un missionnaire raconté qu'après l'élévation, la terre était mouillée des larmes des bons Sauvages.

La sainte messe est une vive *représentation* du sacrifice de la croix qu'elle continue.

Le pain battu, moulu, passé par le feu, le vin écrasé sous le pressoir nous rappellent les douleurs de la passion. La séparation des espèces du pain et du vin remet sous nos regards la séparation violente du corps et du sang de Notre-Seigneur, sur la croix. L'autel avec ses marches, son tombeau et la croix qui le surmonte, nous rappellent le Calvaire. Les diverses démarches du prêtre sont une image des démarches de notre Sauveur d'un tribunal à un autre.

Les vêtements du prêtre nous font souvenir du voile qui fut jeté sur la face de Jésus pendant qu'on l'accablait de coups, des liens qui servirent à l'attacher, de la robe blanche dont il fut revêtu. Les ornements portent tous l'image de sa croix, et bien souvent, durant le saint sacrifice, le prêtre fait sur lui-même, sur le pain et le vin et sur les fidèles, le signe de la croix.

Penser à la Passion, quand on entend la sainte messe, est une pratique très sainte, très conforme au désir de Notre-Seigneur, et très avantageuse ; plus avantageuse, au dire d'Albert le Grand, que le jeûne de tous les vendredis pendant un an : Toutes les fois que vous ferez cela, disait à ses apôtres Notre-Seigneur près de mourir, souvenez-vous de moi : " c'est bien juste.

Un tertiaire surtout doit bien connaître quelles sont les fins du sacrifice de la messe, c'est-à-dire le but que se propose Notre-Seigneur dans ce sacrifice.

Nous devons rendre à Dieu quatre grands devoirs : 1^o l'adorer, 2^o le remercier, 3^o lui demander pardon, 4^o le prier. Nous sommes indignes et incapables de rendre ces quatre devoirs d'une manière convenable. Au saint autel comme sur la croix, Jésus-Christ s'immole pour suppléer à notre impuissance.

Voici une méthode parfaite pour bien entendre la sainte messe et en retirer les plus grands fruits. Tout enfant sérieux et attentif peut la retenir.

Du commencement de la messe, jusqu'à l'Évangile, offrir à Dieu le

Père les adorations de son Fils ; de l'Évangile à l'élévation, offrir ses expiations et ses souffrances, demander pardon avec lui et par lui ; de l'élévation à la communion, remercier Dieu par son Fils en lui offrant son fils en paiement de tous les bienfaits qu'il nous a accordés ; enfin, de la communion à la fin, demander au nom de Jésus-Christ toutes les grâces dont nous avons besoin, pour nous ou pour d'autres. Répétons et essayons avec simplicité de mettre cela en pratique...

On ne peut offrir le saint sacrifice qu'à Dieu seul, mais on l'offre en l'honneur des saints pour remercier Dieu qui, par ses grâces, les a faits saints, nous unir à eux et nous réjouir de leur bonheur. Comme les saints doivent être heureux d'offrir Notre-Seigneur en action de grâces de tout ce qu'ils ont reçu. C'est une bonne pratique d'invoquer le saint du jour. Il doit jouir, au jour de sa fête, d'un plus grand crédit auprès de Dieu. On peut aussi demander une vertu conforme au caractère du saint : la foi pour une fête d'apôtre, le courage, la générosité pour celle d'un martyr, la pureté, pour celle d'une vierge.

On offre le sacrifice de la messe pour les vivants, c'est-à-dire pour tous les fidèles. Ceux qui ont de meilleures dispositions en reçoivent plus de fruits, et surtout ceux pour qui le prêtre offre plus spécialement la sainte messe, les servants et ceux qui y assistent avec dévotion.

On l'offre aussi pour les morts, c'est-à-dire pour les âmes du purgatoire, afin de les soulager ou de les délivrer, selon que Dieu le juge à propos. C'est le moyen le plus sûr et le plus prompt de soulager ces pauvres âmes. L'Église veut que le prêtre prie à chaque messe, pour les morts : nous devons nous aussi ne jamais manquer d'y prier pour eux, surtout pour nos parents.

Quand nous le pouvons, faisons célébrer la sainte messe pour nos parents défunts ; c'est faire couler le torrent des miséricordes sur les brasiers du purgatoire. Saint Pierre Damien, tout petit enfant, trouva un jour, le long d'un chemin, une pièce de monnaie. Aussitôt, il alla trouver un prêtre, et lui donna cette pièce, en disant : " Vous offrirez la sainte messe pour les âmes de mon père et de ma mère qui sont morts." Dieu le récompensa ; il devint prêtre et cardinal ; et, ce qui vaut mieux encore, il devint un saint. Auriez-vous fait comme lui ?

Quand faut-il assister à la messe ? D'abord, sous peine de péché, tous les dimanches et fêtes d'obligation. Après cela, sans qu'il y ait obligation, le plus souvent possible, et si on le peut, tous les jours. Saint Louis, roi de France, assistait chaque jour à deux et parfois quatre messes. Aussi Dieu bénissait son gouvernement qui rendait ses sujets si bons et si heureux.

Combien d'autres saints ont eu la dévotion d'entendre chaque jour plusieurs messes, et combien de fidèles qui ont encore conservé la sainte habitude de l'entendre chaque jour : " Prenez, disait saint Laurent Justinien, prenez une balance : mettez dans un de ses plateaux toutes les bonnes œuvres, toutes les prières, tous les jeûnes, toutes les aumônes, toutes les pénitences des saints ; et dans l'autre plateau, une seule messe, et vous trouverez qu'il n'y a pas de comparaison. La messe a sur le cœur de Dieu une efficacité infiniment plus grande."

La messe, dit saint François de Sales, est le soleil des exercices de piété, le torrent des grâces de Dieu.

Le soleil illumine, échauffe, fait croître, purifie. Pour un chrétien, une journée sans messe devrait être comme un jour sans soleil.

Dispositions pour bien entendre la sainte messe. Pour recueillir les fruits si précieux de la sainte messe, il faut y assister avec de bonnes dispositions.

1o. *Une foi vive.* Être bien pénétré que la messe est la représentation et la continuation du sacrifice de la croix. Cette foi doit produire en nous un profond respect intérieur et extérieur. Saint Jean Chrysostome qui vit souvent les anges prosternés autour de l'autel, disait à son peuple : " Voyez ce qui se passe en présence des rois de la terre, quel recueillement ! on n'ose pas ouvrir la bouche ni porter les regards d'un côté ou d'autre ; ayons au moins le même respect, en présence du Roi des rois."

Saint Grégoire de Nazianze nous dit qu'en assistant à la sainte messe, sa mère n'osait ni tousser, ni cracher, tant elle était pénétrée de respect. Elle se tenait immobile, semblable à une statue.

Malheur à ceux qui ne savent pas respecter le Fils de Dieu qui s'immole pour eux au saint autel. Ils sont plus coupables que ceux qui l'insultaient au Calvaire. Notre-Seigneur ne peut les excuser en disant : " Ils ne savent ce qu'ils font. Philippe II, roi d'Espagne, vit un jour, deux de ses courtisans causer durant tout le saint sacrifice. Il les fit appeler au sortir de la chapelle et du ton le plus sévère : " Est-ce ainsi, leur dit-il, que vous parlez à la sainte messe. Ne paraissez plus à ma cour." Cette parole fut comme un coup de foudre. Deux jours après, l'un des deux mourait. Bientôt après, l'autre devenait fou. Image des terribles reproches que Dieu adresse à ceux qui l'auront méprisé au saint sacrifice : " Retirez-vous de moi, allez au feu éternel."

2o. *Avec une grande contrition.* Tout nous y parle de la passion dont nos péchés furent la cause. Une jeune fille se lamentait de mal entendre la sainte messe : " Qu'y faites-vous donc, lui demanda son confesseur ?—Je ne fais autre chose que pleurer mes péchés.—Continuez, vous l'entendez fort bien." Saint Louis demandait souvent à la sainte messe de pleurer ses péchés et Dieu lui accordait d'y répandre d'abondantes larmes.

3o. *Avec une grande confiance.* Quand le sang de JÉSUS-CHRIST rejaillit de tous côtés et que nous en sommes pour ainsi dire, tout couverts, que pouvons-nous craindre ? Jésus est notre avocat, notre médiateur, notre victime ; il nous dit : " Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai." Si nous sommes pécheurs repentants : " Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis." Dieu ne peut rien nous refuser à la sainte messe ; ayons confiance : " Celui, dit saint Jacques, qui manque de confiance, ne peut se flatter de rien obtenir du Seigneur."

Prière. Seigneur, accordez-nous la grâce de toujours bien entendre la sainte messe.

Où règnent la miséricorde et la discrétion, il n'y a ni superfluité, ni dureté. — *St-François.* — *Opusc. div. 21.*

BULLETIN DU SAINT-SACREMENT

O SALUTARIS HOSTIA.

LA FRANCE PROTÉGÉE PAR L'HOSTIE.

On ne sait pas assez que l'usage de chanter l'*O salutaris Hostia* à la messe est d'origine toute française, et rappelle une merveilleuse délivrance de notre patrie.

C'était en 1513. " De tous côtés, écrit le cardinal Bona, les guerres avaient éclaté contre la France ; elle était attaquée sur toutes ses frontières à la fois, et rarement on l'avait vue en grand si péril..."

Que fait Louis XII en voyant son royaume sur le bord de l'abîme ? Il se tourne vers Dieu ; il demande aux Evêques d'implorer le secours du ciel, en chantant au moment de l'élévation la strophe touchante :

O salutaris Hostia,
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium.

" Nos ennemis nous pressent de toutes parts ; Jésus-Hostie, soyez notre force, venez à notre secours." Et les Français virent l'abîme se fermer tout à coup sous leurs pas.

La ligue hostile à la France se trouva dissoute, " d'une façon merveilleusement étrange, dit l'histoire, et l'Hostie salutaire sauva la France..."

Cette note, publiée par un grand nombre de *Semaines*, est fautive en un point. Elle donne l'*O salutaris* tel qu'il fut composé par saint Thomas d'Aquin, mais non tel qu'il fut chanté dans les églises de France à partir de 1513.

" En France, dit Grancolas, (*Anciennes liturgies*, T. I. page 647.) c'est l'usage depuis 1515, de chanter l'*O salutaris* pendant l'élévation. Ce fut à la prière de Louis XII que les évêques de France l'ordonnèrent dans leurs églises pour implorer l'assistance de Dieu contre les ennemis de l'État ; mais au lieu de ces paroles : *fer auxilium*, on disait : *SERVA LILIUM.*" *Serva liliūm*, c'est-à-dire : conservez-nous nos rois.

On disait aussi : *O salutaris Hostia, — Spes unica fidelium, — In te confidit Francia. — Da pacem, serva lilia.* " O victime de notre salut, unique espoir des fidèles, la France

met en vous sa confiance ; donnez-lui la paix et conservez-lui ses lis." (*Culte de Marie.*)

UN MARTYR DE L'AMOUR ENVERS LE SAINT SACREMENT.

Le baron Arthur S., fils d'un riche seigneur protestant, visitait en touriste les principales villes de la poétique Italie. Il se trouva à Livourne à l'époque de la Fête-Dieu, qui se célèbre avec une majesté sans pareille dans la belle cité toscane.

Un soleil radieux versait à flots ses rayons, l'air était réjoui par le magnifique concert des cloches, les palais et les maisons avaient revêtu des tentures riches et variées, de splendides reposoirs étaient dressés de distance en distance, et les rues, jonchées de fleurs, se remplissaient d'une foule silencieuse et recueillie, qui s'agenouillait sur le passage du Dieu eucharistique, porté par le saint archevêque sous un baldaquin d'or, et escorté par le clergé et la noblesse de la ville.

Seul le jeune baron portait la tête haute au milieu de tout ce peuple incliné, et riait ironiquement de la superstition des papistes.

Tout à coup, l'ironie disparaît de sa physionomie ; une pâleur de mort le couvre, tandis qu'il tombe à genoux et qu'un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

Qu'était-il donc arrivé ?

Le seigneur protestant va lui-même nous l'apprendre.

" Tandis que je regardais d'un œil incrédule le centre de l'ostensoir, il me sembla que le Sauveur Jésus jetait sur moi un regard indicible de douceur, de tristesse et de reproche ; il se passa alors en moi quelque chose d'indescriptible, je tombai à genoux, je crus et j'adorai."

C'était Saul, terrassé sur le chemin de Damas.

Il abjura l'erreur et entra dans la Compagnie de Jésus, dont il devint une des gloires.

Son amour pour l'auguste Sacrement de nos autels était admirable. Il lui consacrait sa plume et son éloquence, passait de longues heures en adoration au pied du tabernacle, et offrait chaque jour sa vie en sacrifice d'expiation pour les outrages faits à Jésus-Hostie.

Vers le temps pascal, il fut envoyé par ses supérieurs, en qualité d'auxiliaire à un vieux curé dans une paroisse des montagnes de la Sabine, particulièrement infestées à cette époque par des bandes de voleurs.

Un soir, très tard, le bon curé fut appelé près d'un ma-

lade, et le Père S., voulant attendre son retour, contemplait de sa fenêtre le magnifique ciel étoilé de l'Italie, dans le majestueux silence d'une nuit dont rien ne troublait la sérénité. Ses regards aussi se dirigeaient vers la modeste église, située à quelques pas du presbytère, et son cœur de prêtre et d'apôtre adorait avec amour le divin Prisonnier, et portait une sainte envie à l'humble lampe du sanctuaire, qui projetait sa douce lumière à travers les vitraux.

Soudain, il croit voir une ombre se mouvoir dans le lieu saint, et poussé par un pressentiment instinctif, il se rend droit à l'église, dont il trouve la porte entr'ouverte.

Un regard vers l'autel le glace d'effroi : deux voleurs sont là devant le tabernacle ouvert et se disposent à s'emparer du précieux ciboire, renfermant les Espèces sacrées. Que faire?... Il sait qu'au fond de l'église sous la tour, il y a des pioches à sa disposition ; un moment il veut s'en emparer pour assommer les sacrilèges.

“ Non, ” se dit-il, “ la main qui consacre le Pain de vie, ne se lèvera pas sur ces malheureux. ”

Il s'avance doucement, et avant que les malfaiteurs se soient aperçus de sa présence, il est derrière eux ; puis, sa haute stature lui venant en aide, il saisit le saint Ciboire.

Effrayés, ahuris, les brigands cherchent à fuir ; mais ne se voyant aux prises qu'avec un homme tout seul, ils ne veulent pas perdre leur précieux butin, et se ruent sur le prêtre, afin de lui arracher le dépôt sacré. Mais, appuyé contre l'autel, et tenant le ciboire pressé contre sa poitrine, le père S... lui fait un rempart de son corps, et malgré les coups des voleurs, il ne faiblit, il ne bouge pas. Dans leur rage impuissante contre sa force surhumaine, ils lui tirent un coup de pistolet à la tête, et le généreux prêtre s'affaisse, blessé à mort, mais par un effort suprême, ses mains serrent toujours le trésor divin.

“ Seigneur ! au secours ! ” s'écrie-t-il. “ Les forces m'abandonnent ! ”

A cet instant, rentrent à l'église le curé et le sacristain avec deux hommes qui les avaient accompagnés dans leur course nocturne.

Les voleurs ont hâte de fuir : mais quel spectacle se présente aux yeux du vieux prêtre et de ses compagnons ! ...Au pied de l'autel est étendu, presque sans vie, celui qu'ils avaient quitté plein de santé une heure plus tôt : il a à la tête une large blessure d'où jaillit un flot de sang, et ses deux mains défailantes étreignent contre son

cœur le saint Ciboire, tout inondé de son sang. Un sourire céleste effleura ses lèvres, quand il le remit au curé, que l'émotion suffoquait.

“ Ne pleurez pas, mon saint ami, ” lui dit le mourant avec une expression radieuse ; “ le désir le plus véhément de ma vie s'accomplit : je meurs pour le DIEU CARITIF de nos tabernacles. ”

On se hâta de chercher des secours ; mais bientôt les traits du saint religieux s'altérèrent et son visage revêtit ces apparences de la mort prochaine auxquelles personne ne peut se méprendre. Au pied même de l'autel, il reçut en viatique le DIEU qui s'est fait victime par amour pour nous et avant que le soleil illuminât l'orient de ses premières clartés, le glorieux martyr adorait sans voile Celui qu'il avait tant aimé sur la terre.

(*Oeuvre de S. François de Sales.*)

RÉCIT DU VOYAGE D'UN FRÈRE FRANCISCAIN AU CANADA.

Le Messager de Saint François d'Assise raconte, sous le titre de “*Correspondance d'Amérique,*” le récit suivant que fait un frère franciscain d'un voyage en notre pays :

Je connais tant soit peu quatre parties du globe ; j'ai vécu douze années en Asie ; j'ai passé plusieurs fois en Egypte et traversé cinq fois la France. Depuis plus de deux ans, je parcours l'Amérique du Nord ; j'ai été en contact avec les peuples disséminés entre le fleuve Potomac et le lac Huron, entre le majestueux Mississippi et l'Océan Atlantique ; je connais sans doute la Belgique, ma patrie : mais je puis affirmer que nulle part, je n'ai rencontré un peuple aussi attaché à la religion, ayant autant de Foi que le peuple canadien. Cette belle et vaste colonie dépendante de l'Angleterre, nation protestante, jouit d'une législation religieuse la plus libérale que l'on puisse désirer ; elle n'a rien à regretter d'être séparée de la mère-patrie.

Le clergé est respecté, vénéré partout. Les religieux peuvent circuler librement sans craindre les insultes ou les moqueries des libertins. Un ordre parfait règne dans les églises ; les sacrements sont fréquentés par tout le monde. Les jeunes gens s'approchent de la Ste. Table tous les mois et même plus souvent.

Quoique simple Frère et ignorant, les habitants accouraient sur mon passage, amenant leurs malades, leurs infirmes ; ils croyaient, ces braves gens, que j'étais doué du don de guérir toutes sortes d'infirmités. Un jour, un père de famille arrivait au presbytère avec quatre de ses enfants, quatre pygmées, dont l'ainé avait 25 ans et le plus jeune dix-sept. Avec une naïveté charmante il me dit que je pouvais guérir ses enfants de leur difformité naturelle, si je le voulais. Une autre fois, une vieille femme atteinte de dyspepsie vint me demander des reliques de Terre-Sainte ; je lui donnai avec plaisir de petites pierres du St. Sépulcre et du Calvaire ; trois jours après elle revint et me pria avec instance de lui donner encore des pierres. Comme je lui demandai ce qu'elle avait fait des autres, elle me répondit qu'elle les avait mangées et que depuis lors elle se sentait beaucoup mieux ; je lui en donnai de nouvelles lui recommandant de ne rien dire à personne, recommandation bien superflue pour une vieille femme ; en effet, le lendemain et les jours suivants toutes les vieilles dyspeptiques des environs assiégeaient le presbytère pour avoir de petites pierres de Jérusalem ; tout le Calvaire y aurait passé si je l'avais eu à ma disposition.

En plein Montréal, par 30 degrés centigrades sous zéro et quatre pieds de neige, je fus abordé par un Huron chrétien, qui m'adressa la parole en ces termes : " Qui êtes-vous, que faites-vous et d'où venez-vous ? " le brave homme habitant une région de l'extrême Nord, baissait les yeux, non par timidité, du moins je le pense, mais plutôt pour fixer mes orteils lesquels étaient pour le moment couleur de bleu de Prusse. Sur ma réponse que j'étais religieux Franciscain et mendiant par dessus le marché ; que je venais de la Terre-Sainte, de Jérusalem, etc., ce Huron me répartit, que je n'étais point fait comme les autres hommes, et, les larmes aux yeux, il me pria d'aller guérir sa femme, malade depuis de longues années, et s'offrit à payer les frais du voyage. Déclinant son invitation, je lui remis quelques souvenirs de la Palestine bénis sur le St.-Sépulcre. Je pourrais citer une infinité d'autres traits qui démontrent la foi simple et naïve de ce peuple généreux.

Devant un jour me rendre dans une paroisse très-éloignée et par un froid de 33 degrés centigrades, je partis le matin de bonne heure en traîneau. Vers 10 heures, mon cocher s'arrête brusquement et se fourre le

nez dans la neige sans dire un mot. Ne comprenant rien à cette pantomime d'un genre nouveau pour moi, je m'empressai de lui demander ce qu'il avait. Il me répondit que son nez était gelé. D'instinct, je portai la main au point proéminent de ma figure : grâce à Dieu, il était encore intact. Quant à mon pauvre conducteur, je le consolai de mon mieux en l'assurant qu'il pourrait remplacer son appareil olfactif par un autre en caoutchouc.

Nous arrivâmes vers cinq heures du soir au presbytère. M. le curé s'empressa de nous procurer tous les soins que réclamait notre état. Je ne pouvais ni me mouvoir, ni parler ; j'étais raide comme un bloc de glace ; enfin, revenu à moi, je jurais, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus. Dans la suite, j'eus soin de m'affubler d'une peau d'ours, de me coiffer d'un casque en peau de castor et de changer de chaussure.

Pour comble de disgrâce, à l'heure du souper, la ménagère vint me demander si je mangeais de l'avoine. Pardon, lui répondis-je, je ne sache pas avoir appartenu jusqu'ici à la classe des quadrupèdes. Ma réponse la fit beaucoup rire.

Je m'étais trop avancé. N'étant pas au courant des usages, j'ignorais que les Canadiens eussent coutume de préparer avec de la farine d'avoine un gâteau dont il font très grand cas... Ils se servent d'orge grillé en guise de café ; le thé est leur boisson ordinaire.

Il serait trop long, mon Rév. Père, de relater d'autres voyages non moins intéressants, non moins périlleux, effectués à travers cette région glaciale, couverte de cinq à six peids de neige pendant six mois de l'année. Je termine en vous faisant remarquer que le Tiers-Ordre au Canada est une des plus belles et des plus vigoureuses branches de l'arbre séraphique.

Je ne crois pas qu'on puisse rencontrer ailleurs plus d'amour pour Notre Illustre Père et plus de sympathie pour ses disciples.

FR. ISIDORE GERMIAT.

RAPPELEZ-VOUS qu'aujourd'hui la bienheureuse Marie a eu à peine du pain à manger, et le Maître du monde n'a eu qu'une mangeoire pour berceau. Imitz cette pauvre Mère, rappelez-vous les pleurs de son pauvre enfant.

St. François.—Apophi. 44.

ELECTION DE NOTRE FRATERNITÉ DU TIERS-ORDRE.

Les élections pour les membres de notre discréttoire auront lieu dimanche le 10 juin 1888, à 2 heures de l'après-midi. Celle de la Fraternité des sœurs aura lieu le dimanche suivant, 17 juin, à la même heure.

Nous croyons utile, à cette occasion, de rappeler à nos frères les prescriptions de la Règle et d'en donner quelques explications :

Chapitre troisième, § 1.—Les offices ou fonctions seront conférés pour trois ans dans l'assemblée des associés. On ne peut les refuser sans juste motif, ni les exercer négligemment.

Le texte de l'ancienne règle était : *Que chacun accepte avec dévouement et accomplisse ensuite avec fidélité les charges et autres offices indiqués dans le texte de cette Règle. Toute charge sera limitée dans sa durée : On n'instituera aucun ministre à vie, mais seulement pour un temps déterminé.*

La nouvelle Règle, érigeant en loi l'esprit de la première, a consacré la coutume qui voulait que les élections se fissent tous les trois ans ; elle a rendu les charges obligatoires et a défendu de les négliger.

Il faut donc pour bien observer la Règle ne pas refuser aucune des charges qui pourraient nous être imposées, sans juste motif, et ensuite les remplir avec dévouement et charité. Faire le contraire ne serait pas d'un bon tertiaire. Tout ce qui regarde l'élection, le cérémonial, les devoirs des officiers, excepté ceux du visiteur ne sont pas pourvu par la Règle, mais l'on trouve dans l'ancienne Règle, dans les constitutions, les statuts et les coutumes, les lois qui régissent ces matières.

Les premiers supérieurs du Tiers Ordre sont : le Ministre Général de chacune des branches du Premier Ordre, le Provincial pour sa province, et le Gardien pour le ressort ou district de son couvent. (1) Ils sont supérieurs de chaque fraternité, et seuls ils ont le droit de nommer les *Visiteurs* dans la limite de leur juridiction. Tout ce que les tertiaires pourraient faire en dehors de l'autorité des supérieurs serait nul de plein droit. (2)

(1) En Canada, nous ne ressortons d'aucun Gardiennat ; nous appartenons à la Province de Paris, France, branche des Observantins, ou Franciscaïns de la stricte observance.

(2) Décret 18 juin, 1717.

Chaque fraternité est gouvernée par un prêtre appelé *directeur*. Il est nommé par les supérieurs et peut être un prêtre séculier ou un religieux. Le directeur est aidé dans son administration par un *Conseil* appelé *Discrétoire* composé d'un supérieur ou *Ministre*, d'un *assistant*, d'un *Maître des novices*, d'un *Secrétaire*, d'un *Trésorier*. Le discréttoire peut créer d'autres charges selon que l'exige le besoin de l'Ordre. Ainsi notre fraternité à Montréal possède dans son Discrétoire, outre les charges ci-dessus : un *Maître des cérémonies*, un *Directeur de la Petite Revue du Tiers-Ordre*. D'autres fraternités ont un *Infirmier*, des *zélateurs* ou *chefs de quartier*. Il y a encore d'autres charges en dehors du Discrétoire ce sont : les *Portiers*, les *Choristes*, le *Gardien du Vestiaire*, les *Quêteurs*.

Le Père directeur, le ministre, l'assistant, le maître des novices, le secrétaire, le trésorier, les zélateurs, le premier sacristain et le premier infirmier sont *discrets* ou membres du discréttoire de droit, mais le Père Directeur peut en faire élevé d'autres selon le besoin. Le nombre de discrets dans notre fraternité est de dix.

L'élection doit se faire au scrutin secret, il est défendu aux tertiaires de raconter au dehors ce qui se passe dans ces assemblées, ni de dire à qui ils ont accordé ou refusé leurs suffrages. Il faut choisir des tertiaires exemplaires, intelligents et zélés, ayant le temps nécessaire et la volonté de remplir les devoirs de leurs charges. C'est surtout pour le frère ministre qu'il faut faire un choix judicieux.

L'on vote d'abord pour le ministre, puis pour son assistant, ensuite, pour tous les autres discrets ensemble. Tous les tertiaires profès ont droit de voter et tous sont éligibles pourvu qu'il n'ait pas été privé de leur vote pour raison valable par le discréttoire. L'élection a lieu à la majorité des voix. D'après la coutume le Père directeur, le ministre et son assistant ne votent que les derniers. Les scrutateurs sont le Père directeur, le ministre et le secrétaire.

L'usage immémorial dans l'Ordre est de ne jamais donner aucun emploi aux frères qui se plaindront de n'en point avoir ou de n'avoir pas été réélu ; ce serait là un obstacle à leur élection ou réélection. Cette mesure est nécessaire pour la paix et la tranquillité. St. François d'Assise, à l'exemple de Notre-Seigneur, veut que celui qui se résigne à être aux premières places consente à être le serviteur de ses frères. D'un autre côté, c'est un devoir bien grand pour les tertiaires de ne se

laisser guider dans le choix des membres du discréttoire par aucune passion ou intérêt autre celui du bien spirituel et temporel du Tiers-Ordre. Evitons tout ce qui ressemble à la cabale et qui n'est propre qu'à créer de la discorde. C'est aux pieds de saint François qu'il faut demander les lumières nécessaires.

Prions donc pour que l'Esprit-Saint préside à notre élection, qu'Il nous donne des officiers remplis de zèle, d'humilité, de dévouement et de sagesse. Qu'ils remplissent leur charge avec courage et générosité, s'oubliant eux-mêmes, se mettant en garde contre la complaisance, l'amour propre et l'esprit de domination, qu'ils évitent une molle complaisance ou une trop rigide sévérité. Avec un discréttoire rempli de l'esprit de S. François, notre Tiers-Ordre verra ses membres accroître en vertu, en dévouement en même temps qu'en nombre et en influence.

ÉCHOS DES FRATERNITÉS.

MONTRÉAL.

Le 27 avril dernier, les frères novices suivants ont fait profession dans le Tiers-Ordre :

MM. Charles Lenoir,	frère	Léon
“ Alexis Richard,	“	Stanislas
“ Joseph Ferron,	“	Joseph
“ Alfred Beauchamp,	“	Joseph
“ François Beauchamp,	“	François d'Assise

Les élections triennales pour le discréttoire des frères auront lieu dimanche le 10 juin, à 2 h. p. m. Celles des sœurs auront lieu le dimanche suivant, savoir, le 17 juin prochain.

RÉPONSE DU SAINT PÈRE A L'ADRESSE DU TIERS-ORDRE DE MONTRÉAL.

La lettre suivante a été reçue de son Eminence le cardinal Rampolla, par le frère ministre, en réponse à l'adresse que les tertiaires de notre fraternité ont envoyée à Léon XIII, à l'occasion de son jubilé sacerdotal :

Très-illustré Monsieur,

Les associés du Tiers-Ordre de St. François d'Assise, à Montréal, ne pouvaient demeurer indifférents aux démonstrations par lesquelles

le monde entier fêtait le jubilé sacerdotal du Saint-Père. Et en y prenant part ils ont voulu, par mon entremise, présenter humblement au Saint-Père une adresse pour renouveler au pieds du trône pontifical, dans cette heureuse circonstance, l'expression d'une obéissance sans borne et d'un attachement aussi dévoué que filial.

Un tel hommage a été bien agréé de Sa Sainteté et c'est avec complaisance qu'elle m'a chargé de remercier les frères tertiaires du doux confort qu'apportait cet hommage même aux afflictions de son esprit, et de leur accorder la bénédiction apostolique comme gage de la bienveillance pontificale.

Ayant accompli le vouloir Souverain, je profite avec plaisir de l'occasion, pour me déclarer avec les sentiments d'une estime spéciale

de Votre Seign. Illustrissime,

le très-affectionné serviteur,

(Signé)

M. CARD. RANPOLLA.

MONSIEUR L. J. A. DÉRONE,
Montréal.

CHRONIQUE

Propagateur de Ste. Philomène.—Nous accusons réception du *Propagateur de la dévotion à Ste Philomène*, très intéressante publication de M. l'abbé Paquet. Cette dévotion à Ste Philomène mérite d'être propagée, elle est consolante et forte, tous les jours on entend raconter les nombreux prodiges qu'elle opère dans les âmes et même dans les corps : Conversions, consolations, guérisons, etc. Le *Propagateur* devrait être reçu dans toutes les familles chrétiennes. Le prix d'abonnement n'est que de vingt centins par année. Les dames de la congrégation, rue St-Jean-Baptiste, à Montréal, en sont les zélatrices.

•••
Léon XIII, et les âmes du Purgatoire.—Dans une encyclique qu'il adresse aux évêques, le Pape parle des grâces de son jubilé sacerdotal. Il remercie l'Episcopat et les fidèles de leurs nombreux témoignages d'attachement.

“ Léon XIII demande aux évêques de faire célébrer, le dernier dimanche de septembre prochain, dans toutes les églises du monde, un service funèbre pour le soulagement des âmes du Purgatoire, afin que l'Eglise souffrante ait part aux bienfaits de l'année jubilaire.

•••
L'église du Sacré-Cœur de Montmartre à Paris.—Cette église qu'on appelle celle du *vœu national*, parce qu'elle fut érigé par le désir spontané du peuple et du gouvernement français, au sortir des désastres de la dernière guerre franco-allemande, est située sur une des collines les plus élevées de Paris. Un journal français publie à ce propos les remarques suivantes :

“ Que d'événements importants se sont passés sur cette colline, seulement depuis le supplice de Saint Denis, date à laquelle elle entre violemment dans l'histoire !

“ Que d'hommes fameux y ont paru pour prier et pour combattre !

“ L'empereur de Germanie Othon II y a fait chanter un formidable *Alleluia*, qui s'entendit jusqu'à Notre-Dame épouvantée.

“ Le pape Eugène III y a officié solennellement, saint Bernard lui servant de diacre.

“ Charles VI, au lendemain du *ballet des sauvages*, où il faillit trouver la mort dans les flammes, s'y est rendu en pèlerinage avec toute sa cour.

“ Henri IV y a établi son quartier général, lors de son troisième siège de Paris.

“ A ce même couvent, transformé et purifié, le régent et le jeune roi Louis XV sont venus maintes fois faire leurs dévotions.

“ Mais, de tous ces événements, le plus... grave et celui qui devait avoir une portée infinie à travers le monde, ce fut le prononcement des vœux d'Ignace de Loyola et de François-Xavier, qui eut lieu dans l'église souterraine de la chapelle du Martyre.”

∴

Conversions.—Une controverse religieuse, qui excitait au plus haut degré l'attention publique à Bognor, dans le comté de Sussex, vient de se terminer par le triomphe de la foi catholique. A l'issue d'une mission prêchée par les PR. RP. Servites, Simoni et Swainson, une douzaine de notables protestants ont demandé à se faire instruire dans la religion catholique, parmi eux se trouvait une dame très riche, qui avait été jusque-là le principal appui des œuvres protestantes dans cette région.

—Le révérend H. Morden-Bennett, ministre protestant, auteur de plusieurs ouvrages, avantageusement connus, entre autres le *Roi de Gloire* et le *Pied de la Croix*, a fait son abjuration dans l'église Saint-Patrice, à Londres. Par une singulière coïncidence, mistress Bennett se faisait instruire de son côté dans la religion catholique. On juge de sa surprise et de sa joie en apprenant que son mari était arrivé à la même conclusion qu'elle-même. Les heureux époux ont reçu le sacrement de l'Eucharistie et celui de la Confirmation des mains de S. Em. le cardinal Manning.

—En ce moment les conversions sont nombreuses en Danemark ; après l'abjuration du comte de Moltke-Huifeldt, ministre plénipotentiaire de son souverain près le gouvernement français, voici que nous sommes réjouis par l'entrée dans la sainte Eglise catholique du Révérend Kofœd Hausen, prévôt du chapitre de la cathédrale luthérienne de Copenhague. Après l'évêque, le prévôt du chapitre est le plus haut dignitaire de l'église danoise ; mais ce qui donne une immense portée à cette conversion et pourrait en faire le point de départ d'un grand mouvement religieux, c'est la haute estime en laquelle tout le Danemark intelligent et instruit tient la science théologique et le talent d'écrivain du nouveau converti.

∴

Une guérison obtenue par l'intercession de saint François.—On nous demande de publier dans les *Annales franciscaines* la reconnaissance d'une religieuse franciscaine du Tiers-Ordre du monastère de Saint-Joseph, à Fribourg (Suisse.)—La Sœur Marie Aloys Turin, religieuse depuis deux ans, était atteinte d'une paralysie qui lui in-

terdisait tout mouvement et lui laissait à peine la faculté de prendre quelques cuillerées de boissons, elles étaient sa seule nourriture. Le 27 avril 1885 elle perdait l'usage de la parole, et le 12 mai suivant celui de la vue. Tous les remèdes demeuraient sans résultats et le médecin lui conseillait de demander sa guérison à la très sainte Vierge. "Ce serait un miracle celui-là," disait-il. Une première neuvaine à la très sainte Vierge était restée sans résultat apparent. On en commença une seconde à saint François, et elle se terminait le 25 mai. A partir de ce jour, la religieuse sentit un travail s'opérer en elle, mais toujours muette, elle n'en pouvait rien dire, et rien ne le faisait présager. Les efforts qu'elle faisait pour se mouvoir semblaient, au contraire, un signe de sa fin prochaine. Le 28 mai, dans la matinée, à la grande surprise des deux religieuses qui étaient auprès d'elle, la malade s'assied dans son lit en s'écriant : "O mon Dieu, mon amour et mon tout, je suis guérie!" Et, en même temps ses yeux se rouvraient et elle demandait à se lever. Elle recommença à marcher, ce qu'elle n'avait pas fait depuis cinq mois, elle put prendre un peu de nourriture, et depuis lors elle a recommencé à mener la vie régulière comme auparavant. Voilà trois ans que le fait s'est passé, nous ne pouvons tarder plus longtemps à publier notre reconnaissance.

Gloire à Dieu, à Marie et à saint François !

•••
Offrande des Franciscains à Léon XIII.—Nous lisons dans la "Correspondance de Rome" de la *Revue franciscaine* :

"Le Jeudi 22 mars, Léon XIII recevait en audience les généraux d'ordres religieux présents à Rome. Depuis longtemps ces divers supérieurs avaient demandé à présenter leurs hommages au souverain Pontife à l'occasion de son Jubilé sacerdotal ainsi que le filial dévouement de leurs familles religieuses. Toutefois cette audience avait été retardée pour laisser au Saint-Père la liberté de se consacrer aux nombreuses députations étrangères qui affluaient au Vatican de tous les points de l'univers. Enfin, le 22 mars avaient été fixés. Vers midi, les antichambres du Pape se remplissaient de réguliers aux couleurs variées. Chaque Ordre, représenté par son supérieur général et quelques assistants, était successivement admis en présence du Saint-Père, dans ses appartements privés. Notre Rme Père-Général accompagné du Procureur-Général de l'Ordre, d'un Définitif Général et d'un Secrétaire, fut introduit vers une heure. Après les trois génuflexions d'usage, les quatre religieux furent admis au baisement du pied et restèrent à genoux aux pieds du Souverain Pontife. Alors eût lieu la présentation des offrandes récemment arrivées au P. Général pour le Jubilé du Pape; un grand nombre d'autres, parvenues plus tôt, figuraient déjà à l'Exposition Vaticane.

"Le premier don qu'offrait Notre Rme Père, était une belle cassette en nacre, venue de Terre-Sainte, et artistement travaillée. En l'ouvrant on admirait sur la paroi intérieure du couvercle le portrait du Saint-Père, ciselé en nacre et parfaitement reconnaissable malgré la difficulté qu'oppose la nacre au travail des artistes. De chaque côté du portrait deux inscriptions ovales burinées en lettres rouges, indiquent la provenance et les hommages des enfants de Saint-François au Vicaire de Jésus-Christ. Ce travail intérieur avait été

fait à Naples par les soins du T. R. P. Chérubin, Provincial des Mineurs Observants et Commissaire de Terre-Sainte. Plus précieux encore que la cassette, était le pli qu'elle renfermait, je veux dire une somme de près de 25,000 francs pour le denier de saint Pierre, envoyés par diverses communautés de l'Ordre et surtout des Tertiaires. Des sommes bien plus considérables avaient été précédemment adressées et remises au souverain Pontife.

“ Signalons encore un fac-simile du Saint Sépulcre de Jérusalem en miniature, un portrait de sauvage brésilien des amazones et divers volumes élégamment reliés d'adresses et d'albums venant de plusieurs communautés, des Tertiaires de S. François, et même de nos missionnaires de Chine.

“ Après avoir admiré ces offrandes Léon XIII, voulut bien exprimer sa satisfaction : “ St-François a été mon spécial patron dans mes jeunes années. Aujourd'hui, assis sur la chaire de Pierre, j'ai toujours une grande confiance dans ce grand saint. Je suis heureux de voir ses enfants près de moi. Plus l'église est accablée de tribulations, plus les ordres religieux doivent lui rester attachés, surtout ceux qui ont reçu de leur Fondateur, comme les Franciscains, un spécial héritage à conserver, héritage de soumission et de dévouement à l'église romaine.”

“ Léon XIII admit encore les quatre visiteurs au baiser du pied et de la main et leur donna sa paternelle bénédiction pour eux et pour tout l'Ordre. Puis il s'entretint encore quelques instants avec Notre Révérendissime Père Général.”

LES HISTOIRES DU CANADA

PAR EUGÈNE RÉVEILLAUD.

Sur le verso du couvert de la *Petite Revue*, numéro de mai dernier, nous avons annoncé deux Histoires du Canada, par Eugène Réveillaud, la première comme ayant été publiée d'après le manuscrit du Père récollet, Sixte Le Tac, ancien missionnaire du Canada. Un de nos amis, ancien ministre du Tiers-Ordre, à Montréal, nous a informé que les révérends Pères Jésuites s'étaient plaints de cette annonce, parce que ces deux Histoires sont remplies de mensonges et de diffamation contre l'Ordre des Jésuites. Il serait faux qu'elles aient été écrites par un père franciscain, l'auteur véritable étant un huguenot, ennemi de l'Eglise catholique, et, en particulier, des Jésuites. D'un autre côté, l'*Étendard* du 17 mai, contient une correspondance anonyme affirmant les mêmes faits et déplorant que le directeur de la *Petite Revue* ait été ainsi induit en erreur au point d'annoncer ces ouvrages écrits par un hérétique.

En présence de ces faits, nous déclarons que nous ne

connaissions nullement les ouvrages en question, n'en ayant jamais eu d'exemplaires en notre possession. Si nous les avons placés parmi les annonces de la *Petite Revue*, sur son couvert, c'est que nous avons reçu cette annonce toute rédigée et imprimée de Paris, avec ces mots : *Prière de vouloir bien insérer dans la Petite Revue de la part du Père Edouard, directeur des Annales franciscaines.* Or, comme nous avons déjà eu l'honneur de correspondre avec ce bon père, nous nous sommes rendu à cette demande avec empressement, heureux en même temps de faire connaître une œuvre sur le Canada, par un de nos pères franciscains.

Si nous avons été trompé, comme nous sommes porté à le croire, il y a eu un faux de commis, car le révérend Père Edouard ne nous aurait pas prié d'annoncer un mauvais livre, dans ce cas nous protestons contre cette indigne supercherie et nous mettons en garde nos lecteurs.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

CHAPITRE XVI

VERTUS DE SAINT FRANÇOIS (SUITE) : OBÉISSANCE, CHASTETÉ, PAUVRETÉ, HUMILITÉ, MORTIFICATION. — DON D'ORAISON.—EMPIRE SUR LA NATURE. (1223)

(Suite)

A son retour de Syrie, notre saint, traversant les lacunes de Venise, aperçut devant lui une nombreuse troupe d'oiseaux qui chantaient. "Nos frères les oiseaux louent Dieu, dit-il à son compagnon, allons au milieu d'eux réciter l'office divin." Mais comme le gazouillement des oiseaux les empêchait de s'entendre, il se tourna vers eux et leur dit : "Mes frères les oiseaux, suspendez vos chants, jusqu'à ce que nous ayons payé à Dieu le tribut de nos louanges." Ils se turent à l'instant même, et ne reprirent leur bruyant ramage que lorsque le saint leur en eut accordé la permission.

Prêchant dans le village d'Alviano, et ne pouvant se faire entendre à cause des hirondelles qui avaient leurs nids près de là, il leur dit : "Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé. Laissez-moi parler à mon tour. Ecoutez la parole de Dieu, et gardez le silence pendant que je prêcherai." Elles ne dirent plus un seul petit

mot, et ne remuèrent pas même les ailes. Saint Bonaventure, à qui nous empruntons tous ces détails si intéressants, ajoute que, de son temps, un jeune étudiant de Paris, troublé dans son travail par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses condisciples : "Voilà sans doute une de ces babillardes qui troublaient le bienheureux François dans son sermon, et qu'il fit taire !" Et, se tournant vers l'hirondelle, il lui dit : "Au nom de saint François, je t'ordonne de garder le silence et de venir à moi." Elle se tut et vint à lui. L'écolier fut tellement surpris de ce prodige, qu'il demeura immobile et ne songea pas à la retenir. L'oiseau s'envola, et ne l'importuna plus.

Au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, une cigale vint à chanter sur un figuier, tout près de la cellule de François. Il l'appela ; elle accourut aussitôt se placer sur sa main. "Ma sœur la cigale, lui dit-il, chante et loue le Seigneur." Sur-le-champs elle se mit à chanter, et elle ne s'arrêta que sur l'ordre du Bienheureux. Elle demeura ainsi pendant huit jours, allant et venant de son figuier à François. Au bout de ce temps, il dit à ses compagnons : "Il y a assez longtemps que notre petite sœur la cigale nous invite à louer Dieu ; donnons-lui son congé." Au même moment elle se retira, et ne reparut plus."

Plus tard, sur le mont Alverne, un faucon dont l'aire était voisine de la grotte du saint, s'attacha singulièrement à sa personne, et s'établit, pour ainsi dire, son veilleur de nuit. Quand venait l'heure des Matines, il ne manquait pas de chanter à la porte de François et de l'éveiller longtemps avant l'aube. Les infirmités du saint étaient-elles plus grandes ? l'intelligent oiseau tardait jusqu'au lever du soleil, et encore ne chantait-il qu'à demi-voix.

Dans les dernières années de François, pendant qu'il était à Sienne, un chevalier lui envoya un beau faisan. Dès que cette charmante petite bête eut vu le serviteur de Dieu et entendu sa voix, elle le prit en telle affection qu'elle ne voulut plus se séparer de lui. Plusieurs fois on la porta dans les vignes pour lui rendre la liberté ; elle revenait d'un vol rapide vers le séraphique Père. On la donna à un seigneur qui aimait beaucoup saint François et venait souvent le visiter ; elle refusa toute nourriture. Rapportée au Bienheureux, elle manifesta sa joie par ses cris et ses battements d'ailes, et se mit à manger avec appétit.

Souvent, lorsque à la pointe du jour François partait d'Assise pour aller prêcher aux peuples il commençait par convier toutes les créatures à chanter avec lui les louanges de l'Éternel. Petites fleurs, mes sœurs, disait-il aux anémones des bois, aux pâquerettes des champs et aux violettes de la prairie, saluez avec moi l'Auteur de la nature." Et les petites fleurs aussitôt d'incliner leurs étamines, de balancer leurs corolles comme un encensoir d'or, et de verser devant Dieu les parfums de leur cœur. "Cigales, tourterelles et fauvettes, mes sœurs, continuait-il, adorons ensemble Celui qui nous a donné la vie." Et cigales, tourterelles et fauvettes, d'entonner leur hymne d'amour et de reconnaissance en l'honneur du Tout-Puissant.

Arrêtons-nous ici ; nous n'en finirions pas si nous voulions raconter toutes les scènes de ce genre dont est parsemée la vie de notre saint. Nous en avons dit assez pour que nos lecteurs aient pu soulever un coin du voile qui nous cache la main de Dieu, et entrevoir cette bonté infinie qui appelle de chétives créatures au partage de ses perfections. Qu'après la chute originelle, un enfant des hommes ait été, dans toute l'acception du mot, "le roi de la création," n'est-ce pas là, en effet, une des plus précieuses prérogatives de l'innocence recouvrée, en même temps que l'un des plus doux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler ici-bas ? Ah ! sans doute la nature était belle et harmonieuse, lorsqu'elle sortait des mains du Créateur ! Sans doute l'homme était beau, l'homme était grand, quand il imposait un nom à chacun des animaux, et qu'il étendait son sceptre royal sur tout l'univers. Mais n'est-ce pas un spectacle plus touchant et plus admirable encore, de voir un des fils d'Adam, François de Moriconi, laver dans le sang de Jésus-Christ les derniers restes du péché, effacer tout vestige de la malédiction originelle, et participer dès ce monde à l'éternelle royauté de Jésus ressuscité et triomphant ?

Tel est l'ensemble des qualités, des vertus et des privilèges de saint François, ensemble si harmonieux, si ravissant, si élevé au-dessus de toute beauté terrestre, que cette figure séraphique n'a point son égale dans l'histoire des siècles, et que les maîtres de l'École ombrienne, Giotto et Péruçin, l'ont regardée comme le type de l'homme régénéré. A six siècles de distance, elle a encore le don de nous émouvoir, de nous enthousiasmer, de nous ravir ; et quand nous cherchons à traduire nos

sentiments d'admiration, nous sommes obligés d'emprunter nos expressions au Prophète royal et de nous écrier avec lui : "*Mirabilis Deus in sanctis suis.*" Dieu est admirable en toutes ses œuvres, dans les petites comme dans les grandes, dans la gouttelette suspendue aux feuilles de la forêt et où se reflètent les feux du ciel, aussi bien que dans l'immensité des mers où des milliers de navires déploient majestueusement leurs voiles ; il est plus admirable encore dans ses saints, qui sont le chef-d'œuvre de sa grâce et l'idéal de la nature humaine guérie, restaurée, exaltée par la lumière de l'Évangile et par le sang de Jésus-Christ.

CHAPITRE XVII

LE MONT ALVERNE.—SAINT FRANÇOIS Y REÇOIT LES STIGMATES

(1224.)

A l'entrée de la Toscane, à peu de distance des frontières de l'Ombrie, s'élève une montagne dont la tête sourcilleuse se détache au loin de la longue chaîne des Apennins, et dont le pied est baigné par cinq fleuves, le Tibre et l'Arno sur le versant occidental, le Métauro, la Foglia et la Marecchia sur le versant oriental : c'est l'Alverne, montagne bénie que nous appellerions volontiers, s'il nous était permis de nous servir des souvenirs de l'Évangile, "le Thabor et le Calvaire de saint François." C'est là, en effet, qu'il goûta pleinement les délices de la contemplation céleste, et qu'il répandit son sang à flots. Ses voyages et son séjour sur l'Alverne ont tracé dans l'histoire un sillon trop lumineux, pour que nous n'y fixions pas nos regards et toute notre attention.

Le premier voyage de François sur l'Alverne remonte au printemps de l'année 1213. Il était alors en route pour se rendre en Espagne, et de là au Maroc. Or, il lui arriva de passer au pied du château de Montéfeltro, au moment où l'on se préparait à y donner un tournoi. Déjà la bannière seigneuriale flottait sur la porte d'entrée ; la cour d'honneur retentissait sous le pas des palefrois, et le son des trompettes, partant du haut des tours crénelées pour se répandre au loin, annonçait l'ouverture de la fête. Un jeune comte de Montéfeltro, ayant fait sa veillée d'armes, s'avançait pour être armé chevalier en présence de toute la noblesse florentine. François, qui

aimait ces sortes de fêtes à la fois religieuses et militaires, dit à son compagnon de voyage : "Frère Léon, montons au château ; nous y ferons, Dieu aidant, un chevalier spirituel." Lorsque les cérémonies furent terminées et les chevaliers réunis sur la cour d'honneur, François monta sans façon sur un tertre et développa magnifiquement devant son noble auditoire ce proverbe italien : "*Tanto è il bene ch'io aspetto, ch'ogni pena m'è diletto* : Le bien que je désire est si grand, que toute peine m'est un plaisir." Il cita tour à tour l'exemple des apôtres, puis des martyrs et des confesseurs de la foi, qui s'exposaient volontiers à toutes sortes de supplices pour conquérir le ciel. Les seigneurs, pénétrés d'une émotion involontaire, recueillaient toutes ses paroles avec le même respect que si elles fussent tombées des lèvres d'un ange. L'un d'eux, le comte Orlando de Chiusi di Casentino, une de ces âmes d'élite qui sont dans le monde sans être du monde, se détache du groupe à l'issue de la prédication, aborde le saint, et le tirant à l'écart, lui dit : "Père, il y a longtemps que je soupire après cette heure ; je désire tant m'entretenir avec vous du salut de mon âme !" François, aussi discret que zélé, lui répond avec un aimable sourire : "Volontiers, mais pas maintenant ; faites d'abord à vos amis l'honneur d'assister à la fête ; et après le repas, nous converserons ensemble tant qu'il vous plaira." Le comte Orlando suivit le conseil du saint. Le banquet une fois terminé, il accourut près de François, et ils discoururent longtemps ensemble du bonheur du ciel et des moyens d'y parvenir. A la fin de cet entretien tout céleste et trop court à son gré, le comte Orlando dit au Bienheureux : "J'ai dans mes domaines une de ces montagnes sauvages qui portent l'esprit au recueillement. Visitez-la ; si elle vous plaît, je vous la donnerai de grand cœur, à vous et à vos compagnons, pour le salut de mon âme." François accepta la proposition, et promit d'envoyer immédiatement deux de ses Frères pour visiter le mont Alverne, pendant qu'il continuerait son voyage vers l'Espagne.

Les deux Religieux choisis par le saint Patriarche montèrent au château de Chiusi, vieux manoir dont on aperçoit encore aujourd'hui les ruines imposantes sur les bords de la petite rivière de la Rasina, à un mille de l'Alverne. Le comte Orlando les reçut avec honneur, rassembla une escorte de cinquante hommes armés, pour se défendre

des bêtes fauves et des brigands, et se mit lui-même à la tête de la petite caravane. La montagne est d'un difficile accès ; sur trois côtés, elle présente une suite de rochers dénudés et presque à pic ; le quatrième, le seul accessible, est couvert de touffes d'arbres qui dissimulent d'affreux précipices. Si périlleuse que fût l'ascension, nos explorateurs la tentèrent hardiment ; et ils n'eurent pas lieu de s'en repentir. La variété des spectacles qui se déroulaient sous leurs yeux, soutenait leur courage. Ils ne pouvaient se rassasier de contempler cette nature âpre et grandiose, effrayante et sublime, inépuisable de surprises, qui défie le pinceau de l'artiste. Enfin ils arrivèrent au sommet de la montagne, où ils trouvèrent un riche plateau couronné de hêtres et de plantureuses prairies. Ce lieu plut aux deux Frères ; ils acceptèrent au nom de François la donation que leur en fit Orlando, et s'y bâtirent à la hâte une cabane et une chapelle provisoire, où ils psalmodièrent l'office divin pour prendre possession de la montagne par la prière.

A son retour d'Espagne, François se fit rendre compte de ce qui s'était passé. Les Frères lui dépeignirent cette solitude sous de si belles couleurs, qu'il dit à ceux qui l'entouraient : " Mes chers enfants, le carême de la Saint-Michel approche ; je crois que Dieu nous appelle à le passer sur cette montagne, pour la consacrer par la pénitence au Sauveur, à sa glorieuse Mère et aux saints anges." Et il se mit aussitôt en route, accompagné des Frères Léon, Ange et Masséo. " Mon fils, dit-il à ce dernier, tu seras notre supérieur pendant tout le voyage. En chemin nous garderons nos usages comme au couvent, récitant l'office divin, observant le silence et nous confiant à la Providence pour le repos et la nourriture." Les trois Religieux inclinèrent la tête, et Masséo prit la direction de la petite troupe. La première nuit se passa dans un couvent de l'Ordre. La deuxième nuit, le mauvais temps et la fatigue obligèrent nos voyageurs à chercher un abri dans une vieille église abandonnée. Là, les trois compagnons du saint s'endormirent d'un profond sommeil. François seul demeura en prière ; mais il eut à subir un terrible assaut de la part des démons. Ces malins esprits furieux de voir qu'il ruinait leur empire, lui apparurent sous des formes effrayantes, se précipitèrent sur lui, le frappèrent à coups redoublés, et le laissèrent à demi-mort sur le pavé. Au plus fort du combat, François, semblable au soldat qui se bat vail-

lamment sous les yeux de son capitaine, tenait son cœur élevé vers le Roi immortel des siècles. "O Seigneur Jésus, s'écriait-il, je vous rends grâce pour tous vos bienfaits, et particulièrement pour celui-ci, qui m'est un gage manifeste de votre amour. Vous punissez mes péchés en ce monde, pour m'épargner dans l'autre. Mon cœur est prêt, ô mon Dieu, mon cœur est prêt à souffrir mille fois plus, si c'est votre sainte volonté." Le Docteur séraphique nous apprend que saint François avait souvent à lutter de la sorte avec les démons, mais que ces esprits orgueilleux, ne pouvant vaincre sa constance, finissaient toujours par prendre honteusement la fuite.

Le lendemain matin, François se trouvait réduit à un tel état de faiblesse, qu'il ne put continuer le voyage à pied. Ses compagnons allèrent au village voisin, et rencontrèrent un brave laboureur, qui leur prêta volontiers son âne pour leur Bienheureux Père et se joignit à leur compagnie. On se remit en route; le saint Patriarche ouvrait la marche, assis sur sa paisible monture, les paysans et les Frères le suivaient à quelque distance. Tout en gravissant les premiers mamelons de la montagne, le paysan dit à François, avec sa franchise ombrienne: "Père, dites-moi la vérité; êtes-vous vraiment ce François d'Assise dont on parle tant?—Oui, répondit le saint.—Eh bien! reprit cet homme, croyez-moi, appliquez-vous à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance." Charmé de tant de simplicité, l'humble François descend de sa monture, se jette aux genoux du paysan et lui baise les pieds, en le remerciant de son bon conseil; puis il remonte sur son âne.

Cependant, à mesure qu'on avançait dans les gorges sinueuses de l'Alverne, la montée devenait plus rapide, le sentier plus abrupt, le soleil plus brûlant. Il faut avoir voyagé dans les montagnes, pour savoir ce qu'on souffre en pareille circonstance. Le paysan, exténué de soif et de chaleur, s'écria tout-à-coup: "Je n'en puis plus! Je me meurs, si je ne trouve à boire." Mais il n'y avait pas une goutte d'eau dans ce désert. François eut pitié du pauvre laboureur, et les bras tendus vers le ciel, il se mit à implorer le secours de la Providence, avec cette pleine confiance qui est le plus sûr garant du succès. N'est-il pas écrit que Dieu est un Père, le meilleur et le plus tendre des pères, et qu'il s'incline aux moindres désirs de ceux qui l'aiment? Bientôt, sentant que sa

rière était exaucée, le Bienheureux se tourna vers le paysan, et lui dit, en lui montrant du doigt une énorme pierre : "Vois-tu cette roche ? Vas-y : tu trouveras une source limpide que le Sauveur, dans sa miséricorde et sa bonté pour toi, vient d'en faire jaillir pour te désaltérer." Cet homme crut à la parole du saint ; il le regardait comme un nouveau Moïse tout-puissant sur le cœur de Dieu. Il courut à l'endroit indiqué, et y trouva, en effet, une eau fraîche et délicieuse. Lorsqu'il eut éteint sa soif, la fontaine miraculeuse cessa de couler et disparut pour toujours. Il n'y a peut-être pas, dans toute la vie de notre saint, de page plus ravissante que celle-ci. Quel tableau ! Quelques voyageurs perdus au milieu d'une montagne, un homme qui souffre horriblement de la soif, un saint qui prie et qui est exaucé, et, au fond du tableau, le Très-Haut, qui veille avec la tendresse d'une mère sur la vie de ses serviteurs !... Cette scène, si simple et si grandiose, ne mérite-t-elle pas d'inspirer nos artistes chrétiens ?

Nos voyageurs atteignirent enfin la crête de la montagne, (1) et le bonheur d'être arrivés leur fit oublier les fatigues de l'ascension. François s'assit sous un vieux chêne ; et contemplant de là les forêts vierges qui l'entouraient et l'immense panorama qui se déroulait sous ses yeux, un beau ciel sur sa tête, les magnifiques plaines de la Toscane à ses pieds, les pics du mont Cimone dans le lointain, il fut ravi de la beauté du site. La solitude de l'Alverne lui plut ; l'austère majesté des montagnes l'enchantait. Au même moment, une nuée d'oiseaux s'abattirent autour de lui, voltigeant sur sa tête, sur ses mains, sur ses épaules, et lui souhaitant la bienvenue par leurs battements d'ailes. Quoique habitué à leurs caresses, il fut tout émerveillé de ce spectacle et dit à ses compagnons : " Je vois qu'il nous faut rester ici, puisque notre arrivée cause tant de joie à nos frères les oiseaux."

(1) L'Alverne a 1,462 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

(A continuer.)

CONSIDÉREZ Seigneur Jésus, que la pauvreté est la mère des vertus, d'autant que laissant la demeure des anges, vous êtes descendu sur la terre, afin de pouvoir vous donner à elle avec un amour infini.

St. François.—*Prières. viij.*



DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

VENDREDI, JOUR DU SACRÉ-CŒUR

Une inexplicable superstition a trouvé moyen de faire envisager le vendredi comme un jour néfaste. Dans la vérité, après le dimanche, c'est le jour le plus sacré de la semaine ; c'est celui qui doit être le plus aimé et le plus honoré par le chrétien qui a l'intelligence de la religion et le sens intime des choses surnaturelles.

Dans son livre recommandable, *le Sacré-Cœur de Jésus d'après saint Alphonse*, le P. Saint-Omer s'exprime ainsi :

Le Sacré-Cœur de Jésus n'a cessé de montrer une prédilection particulière pour le vendredi.

D'abord, l'amour divin a choisi de toute éternité le vendredi pour accomplir l'œuvre de la rédemption.

Ce jour-là fut le grand jour du monde, jour mille fois béni, après lequel soupirèrent pendant quatre mille ans les patriarches, les prophètes et les infortunés enfants d'Adam.

Le Cœur de Jésus eut ce jour-là devant les yeux pendant plus de trente-trois ans, puisque, dès le premier instant de son existence au sein de Marie, il prévit tout ce qui lui arriverait dans sa Passion, et qu'il ne cessa ja-

mais d'en conserver une vue claire et distincte : *Dolor meus in conspectu meo semper.*

C'était son heure chérie, nous dit saint Jean : *Sciens Jesus quia venit hora ejus.*

En ce jour eut lieu ce grand drame d'amour qu'on appelle la Passion et la mort en croix du Fils de Dieu fait homme.

En ce jour furent expiés tous les péchés des hommes, et un bain de sang fut préparé pour laver nos souillures : *Lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.*

En ce jour, la justice et la miséricorde se sont donné le baiser de paix, et le monde s'est réconcilié avec Dieu.

En ce jour la croix a été vaincue, et la Croix est devenue la clef du ciel.

En ce jour, le larron pénitent a été pardonné, et tous les coupables ont pu concevoir l'espérance d'être pardonnés comme lui.

En ce jour, le cœur le plus aimant, le cœur d'un Dieu nous a confiés à la mère la plus aimante, à la mère de Dieu, devenue la nôtre.

En ce jour, le cœur de Jésus, organe de l'amour divin, fut transpercé, et de sa blessure sortirent l'Église et les sacrements.

En ce jour, Jésus nous donna son cœur ouvert comme un asile, comme un trésor, comme une source de tous les biens. Depuis dix-neuf siècles, ce jour est comme le point central autour duquel gravite l'univers régénéré. Les apôtres prêchent l'Homme-Dieu crucifié en ce jour ; les martyrs se réjouissent de pouvoir mêler leur sang au sang divin répandu en ce jour ; les vierges se consacrent à l'époux de sang qui leur paraît plus beau en ce jour qu'en tout autre : *sponsus sanguinum tu mihi es* ; les plus grands coupables implorent leur pardon et l'obtiennent en vertu des mérites de ce jour. Le saint sacrifice de la messe se célèbre sur mille autels divers en mémoire du sacrifice de ce jour. Nos cérémonies religieuses, la croix qui domine nos monuments, le crucifix qui orne nos maisons, et ce signe de chrétien qui appelle la bénédiction de Dieu sur nos fronts, sur nos repas, sur nos principales actions, tout rappelle, tout chante ce grand jour.

C'est le jour du Cœur de Jésus.

Si on appelle le dimanche le jour du Seigneur, parce que c'est un dimanche qu'il est ressuscité, on peut dire, en toute vérité, que le vendredi est le jour du Cœur de Jésus, parce que, ce jour-là, son amour s'est manifesté

dans une force telle, que Moïse et Elie, sur le Thabor, l'appelaient un excès : *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem.* Voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour engager les fidèles à rendre des honneurs particuliers au Cœur de Jésus le jour du vendredi.

L'Eglise elle-même nous y invite ; car, de même qu'elle fait du dimanche un *jour de joie*, en souvenir de la glorieuse résurrection du Sauveur, de même elle fait du vendredi un *jour de pénitence*, en mémoire de sa douloureuse Passion. Et comment les fidèles peuvent-ils se rappeler la Passion sans penser à l'amour qui en a été la cause, et au Cœur de Jésus qui est l'organe de cet amour ?

Bien plus, nous voyons dans la vie des saints que le vendredi était le jour où Jésus-Christ aimait à leur apparaître, à les faire participer à ses souffrances, à leur manifester les divers mystères de son immolation.

Quand le divin Sauveur dévoilait à la bienheureuse Marguerite-Marie les richesses de son Sacré-Cœur, il choisissait spécialement le vendredi.

Il demanda que la fête du Sacré Cœur fût instituée le vendredi qui suit l'octave de la Fête-Dieu.

C'est enfin au premier vendredi du mois qu'il a attaché les plus grandes grâces en faveur des âmes et des familles qui seraient ce jour-là la sainte communion.

Ainsi donc notre intérêt, notre salut, la reconnaissance et l'amour que nous devons à Jésus-Christ, tout nous presse de rendre au Sacré-Cœur des hommages particuliers le vendredi, et spécialement au jour solennel de sa fête.

INTENTION GENERALE POUR JUIN 1888

Désignée par Son Em. le Cardinal Préfet de la Propagande et bénie par Sa Sainteté Léon XIII:

LA CONVERSION DE L'ANGLETERRE

Une sainte espagnole à qui Notre-Seigneur montrait un jour la carte du monde, l'invitant à choisir le pays dont elle demanderait de préférence la conversion : " Todos, Senor, tous les pays, Seigneur ! " s'écria-t-elle. Mais, comme Jésus, lui représentant les exigences de sa justice, lui disait de nouveau de choisir une contrée, elle répondit : L'Angleterre !

C'est qu'en effet on ne saurait imaginer sans émotion le magnifique triomphe que procurerait à la Sainte Eglise

la conversion de ce grand peuple qui, dans ses seules colonies, commande à deux cent millions de sujets de toute race et de toute langue.

Or, le moment semble aujourd'hui des plus opportuns pour obtenir du ciel cette conversion. Les préjugés tombent de plus en plus ; et, par l'effet du mouvement si remarquable du *ritualisme*, les populations protestantes de l'Angleterre, chez lesquelles l'entière bonne foi est très commune, se familiarisent chaque jour davantage avec l'idée des sacrements et des cérémonies catholiques, objet naguères de leur plus vive répulsion. Les catholiques font des progrès rapides.

D'autre part, percée à jour par la critique moderne et rongée au vif par un athéisme monstrueux qui, sous le nom d'agnosticisme, ne prend plus la peine de déguiser, l'Eglise anglicane, ou l'Etablissement officiel, s'effondre de tous côtés, et chacun sent que son heure va sonner.

En attendant, toutefois, les âmes se perdent. Par un dernier effort, l'hérésie achète à prix d'or des milliers de pauvres mourant de faim, et surtout d'infortunés petits enfants qu'elle corrompt en les élevant dans l'hérésie ; et les nombreux millions qu'elle donne encore, chaque année, à ses missionnaires et semeurs de bibles des deux mondes, n'amènent pas à Jésus-Christ un seul payen, mais s'opposent et nuisent partout à l'apostolat catholique, en vulgarisant les préjugés et les calomnies contre l'Eglise.

Prions donc ardemment le Cœur de Jésus pour cette *Ile des Saints* d'où peuvent sortir de si grandes choses dans le bien comme dans le mal. Les nombreux martyrs anglais, dont Léon XIII vient d'autoriser le culte public, ne nous donnent-ils pas le signal de ce redoublement de prière ? Alors, sans doute, — comme on l'a dit — “ le sang de Tyburn, *sanguis martyrum*, produira bientôt sa splendide floraison.” Et, suivant cet autre mot de Joseph de Maistre, on chantera de nouveau la grand'messe catholique sous les voûtes joyeuses de Westminster.

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS.

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur Immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les autres intentions pour lesquelles vous vous immolez sans cesse vous-même sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour cette nation d'Angleterre qui fut autrefois un peuple de saints, afin qu'elle mette encore au service de la foi catholique les ressources dont elle dispose pour entretenir et propager l'erreur.

RETRAITE DU SACRÉ-CŒUR.

La Retraite préparatoire à la fête du Sacré-Cœur de Jésus commencera au Gesù (Rue Bleury) le jour de la Fête-Dieu, à 7,30 h. P. M. et se terminera le jour de la Fête du Sacré-Cœur, vendredi 8 juin.

Elle sera prêchée par le Directeur Supérieur de la Ligue du Cœur de Jésus. Tous sont invités à suivre ces exercices.

ORDRE DES EXERCICES.

Messe et instruction à 8 h., tous les matins (excepté le dimanche de la Grande Procession du S. Sacrement.)

Sermon, chaque soir à 7,30 h., puis Salut Soiennel du St-Sacrement.

DEUXIÈME CENTENAIRE

Dans une apparition de Notre-Seigneur à la B. Marguerite Marie, 2 juillet 1688, la Très-Sainte Vierge accompagnée de Saint François de Sales et du V. P. Claude de la Colombière, donna mission à la Visitation et à la Compagnie de Jésus d'établir par toute la terre le règne du divin Cœur.

“ La Bienheureuse raconte le fait suivant :

Ayant eu le bonheur de passer tout le jour de la Visitation devant le Très-Saint Sacrement, mon Souverain daigna gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières de son Cœur amoureux, lequel me retirant toute au-dedans de lui-même, me fit goûter ce que je ne puis exprimer. Il me fut, ce me semble, représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et si lumineux, que tout ce lieu en était éclairé et échauffé. La très-sainte Vierge était d'un côté, notre Père saint François de Sales

de l'autre, avec le saint père de la Colombière, et les filles de la Visitation paraissaient dans ce lieu, leurs bons anges à leurs côtés, qui tenaient chacun un cœur en main. La sainte Vierge nous invitait par ces paroles maternelles en nous montrant ce divin Cœur... Voilà ce divin trésor qui vous est particulièrement manifesté par le tendre amour que mon fils a pour votre institut, qu'il regarde et aime comme son cher Benjamin, et pour cela le veut avantager de cette possession pardessus les autres. Et il faut que celles qui le composent s'enrichissent de ce trésor inépuisable, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, avec abondance, en tâchant d'en enrichir tout le monde, sans craindre qu'il défaille : car plus elles y prendront, plus il y aura à prendre."

Et puis se tournant vers le bon père de la Colombière, cette Mère de bonté lui dit : " Et vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; car s'il est donné aux filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et le distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie de Jésus d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait. Et à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source féconde de bénédictions et de grâces, les versera si abondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier."—(Vie de la B. Marguerite Marie.)

" Sans contredit—écrivait Mgr. Bougaud dans sa belle histoire de la B. Marguerite Marie—la révélation du Sacré-Cœur est la plus importante des révélations qui ont éclairé l'église, après celle de l'Incarnation et de la sainte Eucharistie. C'est le plus grand coup de lumière depuis la Pentecôte. La Bienheureuse allait jusqu'à déclarer que le Cœur de Jésus serait dans l'église " comme un nouveau médiateur."

Or, on se prépare déjà, de divers côtés, à célébrer ce centenaire des plus remarquables dans l'histoire de ces grandes révélations. Ce fut précisément en ce jour, le 2 juillet 1688, que saint François de Sales, qui accompagnait la Vierge Marie dans cette glorieuse visite à la servante de Dieu, prononça cette étonnante parole que " le Cœur de Jésus se veut rendre tout de nouveau mé-

diateur entre Dieu et les hommes ;” et c’est aussi en ce jour que fut solennellement assigné par la divine mère, de la part du Seigneur, le rôle privilégié que devaient désormais remplir deux ordres religieux, la Visitation Sainte-Marie et la Compagnie de Jésus, dans la propagation et l’apostolat de cette dévotion bénie.

“ Ainsi, pendant que la Visitation gardera le dépôt du Sacré-Cœur et qu’elle le distribuera à travers ses grilles pour en enrichir le monde, les Pères de la Compagnie de Jésus en seront les docteurs. Ils lui applaniront les voies. Catéchistes, prédicateurs, apologistes, apôtres et au besoin martyrs du Sacré-Cœur, voilà leur rôle. Et que les autres ordres ne leur envient pas ce privilège ! chacun d’eux a eu le sien... Dans la grande armée du Christ, tenons haut nos drapeaux, et ne nous envions que le bonheur de faire plus de conquêtes.

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS POUR LES HOMMES

Afin de célébrer d’une manière spéciale ce deuxième centenaire de l’apparition de Notre-Seigneur à la B. Marguerite Marie, le 2 juillet prochain, les membres des diverses Ligues du Cœur de Jésus pour les hommes feront une grande procession le dimanche, 1er juillet prochain, aux premières vêpres de la fête. Les ligueurs se rendront à l’église du Gesù, s’étant formés en procession, de là ils se dirigeront vers la nouvelle cathédrale, portant triomphalement la statue du Sacré-Cœur. Il y aura, dans la vaste enceinte, sermon et consécration au Sacré-Cœur.

Sa Grandeur Mgr l’Archevêque (de M.) présidera à cette fête.

Nous devons ne pas être sages et prudents selon la chair, mais simples, humbles et purs. Nous devons encore mépriser nos corps, parce que tous, par notre faute, nous sommes malheureux et corrompus.....

St. Franç.—2e lettre aux Fidèles.

HEUREUX le serviteur fidèle et prudent qui, dans toutes ses fautes, n’hésite pas à se punir intérieurement par la contrition et extérieurement par la confession et les œuvres satisfactoires.

St. François.—Opusc. div. 19.